
U d'/of OTTAWA
39003002547213



JULES CLARETIE

1840-1878



M. JULES CLARETIE.

JULES CLARETIE

1840-1878

PAR

UN BIBLIOPHILE



PARIS
LIBRAIRIE ILLUSTRÉE
7, RUE DU CROISSANT, 7

1879

JULES CLARETIE

L'auteur de tant de travaux multiples et divers, M. Jules Claretie, vient de publier un roman, *le Troisième Dessous*, qui le classe dès à présent au premier rang de nos romanciers les plus vigoureux et nous donnerons de lui, avant peu un récit tout vibrant de patriotisme, *le Drapeau*, que M. A. de Neuville, le peintre populaire du *Bourget*, et M. Edmond Morin ont illustré de saisissants dessins. Nous voulons profiter de cette date pour saisir en quelque sorte au passage un écrivain dont un critique, un magistrat érudit, M. Dubédat, disait hier dans une série d'articles qu'il lui consacrait (*Journal de Toulouse*) : « On ne peut « pas l'étudier et le juger en un jour. Quand « on a lu le romancier, il faut bien lire le cri- « tique et l'historien. M. Claretie n'est pas de

« ceux qu'on regarde de profil; on se plaira « toujours à voir de près et sous des faces di- « verses cette nature fine, sympathique et forte « qui sent la terre fertile et résistante où elle « est née. » Le *Troisième Dessous* marque d'ailleurs à la fois un point de départ et un point d'arrêt dans la carrière littéraire de M. Claretie. Point d'arrêt, car c'est vers le roman et le théâtre que semble, en se condensant se diriger décidément et résolument le publiciste. Point de départ, car de cette œuvre virile, curieuse, solide et saine où l'observation ne nuit pas à l'imagination, où le drame créé vient en aide à l'analyse savante, doit dater, et datera sans doute, pour M. Claretie une évolution sans retour vers cette *vie moderne* qu'il a toujours étudiée, mais en dégageant d'elle les passions généreuses, l'élévation, les idées de régénération et l'élément *progressif*.

Il y a d'ailleurs des littérateurs *types* qui résument un tempérament spécial comme il y a des peintres qui incarnent un genre, une école. Ceux-là sont particulièrement intéressants à étudier et c'est pourquoi, indépendamment des raisons d'affection qui nous portent vers lui, nous avons choisi, pour le placer parmi ces portraits contemporains, Jules Claretie, qui n'est pas seulement un homme de lettres, mais qu'on pourrait appeler, si la mode

était encore aux sous-titres et aux surnoms, comme du temps de M. de Jouy, *l'homme de lettres*.

L'homme de lettres c'était le seul titre qu'ambitionnait Jules Janin et (on le lui a reproché, et il s'en fait gloire), l'auteur du *Troisième Dessous* est de la race de Janin, c'est-à-dire qu'il aime les lettres pour les lettres et qu'il ne pourrait vivre loin de son encrier et de ses livres.

Nous le connaissons très-bien et dans une intimité de longues années nous avons pu étudier le fort et le faible de ce talent varié et nous croyons qu'une esquisse de cet écrivain, faite d'après nature mais en toute liberté d'appréciation, malgré notre amitié, pourra intéresser le public qui aime à connaître les gens par leurs petits côtés et par le menu.

Historien, romancier, critique, auteur dramatique, conteur et anecdotier, M. Jules Claretie est un talent très-divers et qui, par un singulier privilége, n'a jamais sacrifié, — il est facile de s'en assurer en le lisant, — la qualité à la quantité. Ce n'est qu'en écrivant beaucoup, et par un incessant labeur, vraiment extraordinaire, qu'il est parvenu à cette souplesse et à cette clarté si française de style qui font son originalité et sa force.

On peut dire de lui que, parmi nos contem-

porains les plus connus — ceci n'est pas un paradoxe — il est certes un des moins connus qu'on puisse trouver. Je m'explique : Jules Claretie passe pour un écrivain qui improvise, avec une facilité prodigieuse, une foule d'écrits de tout genre, histoire, romans, drames, comédies, articles de critique littéraire et artistique. Improvisateur? Eh! bien, non! Certes, il a beaucoup publié, sans qu'on puisse d'ailleurs trouver dans un seul de ses livres une phrase coupable au double point de vue de la pensée et de la forme. Mais s'il a beaucoup produit, encore un coup, c'est qu'il a beaucoup travaillé, et non-seulement en écrivant, mais avant d'écrire.

Jules Claretie a vécu, on peut le dire, en lisant toujours, en prenant des notes, en courant les Archives, en dénichant de l'*inédit* partout où il peut en trouver. C'est tout simplement ce qu'on appelle être un érudit. Il nous montrait un jour, dans son cabinet de travail, enfouis dans une crédence, à côté de sa bibliothèque pleine de livres sur la Révolution à reliure tricolore qu'il a inventée, des tas de manuscrits couverts d'une fine écriture raturée, surchargée, indiquant un travail patient et acharnée. « Qu'est-cela ? lui disions nous. — Ça ? répondit-il, *c'est ma salle d'armes*. C'est en écrivant ça que je me suis appris cette escrime de la plume, où tant de gens *font le mur*

toute leur vie sans devenir des tireurs habiles. Ce sont mes premiers écrits, mes premiers romans, mes premiers essais! » Et il feuilletait ces cahiers jaunis, portant des titres très-simples ou très-bizarres : *Armand Lambert*, *Daniel Lenner, la Vieillesse du philosophe* (un roman sur J.-J. Rousseau), la *Folle du Luxembourg*, *Filippo Lippi*, etc. Il y avait des nouvelles philosophiques, des élégies romantiques, des comédies satiriques. Dix volumes peut-être, écrits à dix-huit ou vingt ans, au sortir du collége, dans le quartier latin ou la maison paternelle, le soir, entre deux préparations d'examen.

— Et vous ne publierez pas tout cela? demandâmes-nous à Jules Claretie. — Certes non! Ce sont les croquis et les ébauches, les études qui m'ont permis de faire, quinze ou seize ans après, des tableaux, si le mot n'est pas trop ambitieux. Je les laisse dans un coin, sans y toucher jamais. Seulement quand on me dit que j'écris beaucoup et que j'écris vite, j'ouvre cette crédence, je prends ces manuscrits d'autrefois, ces humbles essais qui resteront dans la poussière et que je brûlerai un jour, et je réponds : — Si j'écris beaucoup à trente-sept ans, c'est que j'ai déjà travaillé à seize, et si j'écris facilement aujourd'hui, c'est que j'ai laborieusement et âprement conquis autrefois cette facilité! »

Jules Claretie est, en effet, le contraire de l'improvisateur. Doué d'une façon toute particulière, il fait sans peine, il est vrai, ce qui coûterait nombre d'efforts à d'autres, mais tout cela a été pensé, senti, *voulu,* et chaque ligne est pesée comme si elle sentait la fatigue. Certes, son style ne répand point une odeur d'huile, il est alerte et de prime-saut. Mais il est nerveux, vigoureux et souple. Claretie fait tous ses romans d'après nature et tous ses livres d'histoire sur des pièces authentiques. Il a mis dix ans à rassembler toutes ses notes et tous ces documents sur Camille Desmoulins. Il a visité toutes les maisons habitées par son héros, depuis celle où Camille est né, à Guise, et que son historien a décrite, jusqu'à ce logis du passage du Commerce que Camille a quitté pour aller à la mort. Jules Claretie a conduit de Paris à Meaux une locomotive pour composer *le Train 17*. Lorsqu'il a dû écrire cette *Histoire de la Révolution de 1870-1871*, dont la première édition, en livraison, a été un véritable événement de librairie, et dont la deuxième édition, en cinq volumes in-8o, avec cartes et plans, prendra place dans toutes les bibliothèques, il a compulsé les journaux, rassemblé les preuves, et, après avoir suivi notre armée en campagne, il a interrogé les acteurs mêmes de ce grand drame. Aussi bien l'*Histoire de la*

Révolution de 1870-71 restera, et ce livre populaire devait évidemment bientôt revêtir une forme nouvelle, plus durable, plus digne de lui et c'est celle qu'il aura désormais.

Lorsque Jules Claretie a voulu donner un pendant moins volumineux, mais tout aussi important, sur cette période de notre histoire, il a visité, en 1875, l'Alsace, la Lorraine, Metz, Strasbourg, les champs de bataille, les villages ; il a interrogé les tombes et les paysans, et de ce voyage, de ce pélerinage, il a rapporté un des livres les plus intéressants et les plus émouvants qu'on puisse lire. Ce livre a pour titre : Cinq ans après : *l'Alsace et la Lorraine depuis l'annexion*. Et que de douleurs, de drames, que de larmes tiennent dans ces seuls mots ! Il n'est point de roman qui se fasse lire avec plus de passion. Les soldats de 1870 y trouvent la trace de leurs combats, les parents de nos morts y trouvent le souvenir de ceux qui ne sont plus ; les Prussiens y rencontrent la preuve du patriotisme de l'Alsace et de la Lorraine éloquemment donnée par un écrivain qui ne se contente pas d'avoir du talent, mais qui y joint l'amour profond de sa patrie.

Jules Claretie avait publié bien avant le livre si justement connu et apprécié de Victor Tissot, un livre contre et sur l'Allemagne : *Les Prussiens chez eux*. La même verve et la même

haine de l'étranger animent ces pages sur l'Alsace et la Lorraine, et toute âme vraiment française et républicaine tressaillera aux tableaux de *Cinq ans après*.

On dit parfois que la France oublie ses épreuves et ses blessures. Jules Claretie n'en croit rien, et il a écrit ce livre pour nous faire souvenir de notre sang versé. Noble entreprise et bien digne de l'auteur de tant de pages vibrantes de patriotisme. Ce dernier ouvrage, *Cinq ans après*, a classé décidément Jules Claretie. le populaire écrivain de *l'Histoire de la Révolution de 1870-71*, parmi ceux qui font vaillamment et à la fois acte d'artistes et de bons citoyens.

Car, voilà bien la note caractéristique de ce talent et comme dirait M. Taine, sa *faculté maitresse* — il est militant. Il ne se contente pas de l'art pour l'art. Il veut que sa plume d'artiste soit une arme de combat, un outil de progrès. Paul de Saint-Victor disait un jour de cette plume vaillante de Claretie qu'elle a « la renommée d'une épée loyale. » Dans le roman comme au théâtre, dans la critique comme dans ses récits de l'*Indépendance Belge*, dans ces conférences, dans ses causeries, partout M. Jules Claretie s'est voué à une œuvre de patriotisme et de moralisation éloquente qui lui assurent la sympathie de tous ceux qu'émeu-

vent certains mots et certains sentiments sacrés. Depuis 1870, il n'a pas écrit une page ou une scène où ne se retrouve ce même désir de régénération et de révivification nationale. Quelques uns le lui ont reproché comme une sorte de prédication. D'autres (et ce sont les plus nombreux) lui en savent gré et l'honorent d'être de ceux qui ont la foi et qui gardent encore ce don-quichottisme particulier à notre race.

M. Jules Claretie n'est point parisien, quoiqu'il ait, un jour, publié ses notes de touriste sous ce titre *Voyage d'un Parisien* ; il écrivait alors, dans une *préface* démeurée inédite :

« *Les voyages,* a dit un jour M. de Lamartine, *c'est la philosophie qui marche.* » La philosophie, soit, et la causerie aussi. Ma prétention ne va pas jusqu'à croire que j'ai philosophé parce que le wagon m'a emporté à Chambéry ou à Francfort et si j'affirme que le voyage est une causerie ambulante peut-être arriverai-je à dire vrai.

Une causerie. Rien de plus, et je n'espère guère vous apprendre du nouveau. Je n'ai découvert aucun monde, donné mon nom à aucun archipel, chassé la moindre panthère et scalpé le moindre Huron. J'ai simplement fait mes malles, un matin, de ce mois de mai où Paris se change en fournaise et, au hasard, j'ai voyagé, pour le plaisir de voyager et de raconter au retour mes voyages. Les voyages d'un Parisien ! Un Anglais rougirait de n'avoir fait dans son année que quelques centaines de lieues et ne publierait un journal de voyages

que s'il le pouvait dater des bords du Nil ou de l'Indoustan. Mais un parisien, qui se croit chasseur par ce qu'il a tué une couvée de moineaux dans les bois de Meudon, peut se croire voyageur parce qu'il a traversé le Rhin ou passé les Alpes. Dans le pays des aveugles, parait-il, les bergers sont rois.

Donc, pour revenir à ces modestes voyages d'un Parisien, j'ai conté ce que j'ai vu et comme je l'ai vu, m'efforçant qu'on ne me trouvât pas trop souvent en scène, car *le moi est haïssable* en voyage comme partout. Si j'ai les cheveux noirs ou blonds, si je suis gras ou maigre, bon ou méchant, vieux ou jeune, vous ne le saurez point. Et que vous importe ? Je n'aime pas les voyageurs qui font part au public des bonnes ou mauvaises nuits qu'ils ont passées et en présence de quelque spectacle grandiose ne trouvent à dire qu'une chose : *En cet endroit, lecteur, j'avais mal aux dents.* »

Que si l'on me chicane ensuite sur l'étiquette du livre, en me demandant de quel droit je prends ce titre de *Parisien* seulement réservé à de rares élus. moi qui suis quelque peu périgourdin — et périgourdin né à Limoges qui plus est — je répondrai que la patrie véritable est là seulement où vivent vos amis, ceux qu'on a connus tout enfants, qui ont grandi avec vous et qui partagent vos déceptions après avoir partagé vos jeux et vos espérances. Or, ces amis-là sont Parisiens et je suis à me persuader que je suis de leur pays. Puis les Parisiens de Paris sont si rares ! Grattez la plupart des parisiens et vous trouverez le provincial. Celui-ci est un parisien breton, celui-là un parisien marseillais, et le plus parisien des parisiens ne sont pas ceux qui sont nés rue Montmartre. Je dis cela pour bien des gens de ma connaissance et je serais heureux, en vérité, si je l'entendais dire pour moi ?

Ces quelques lignes donnent bien le ton et la manière de l'écrivain qui nous occupe, et qui est parfaitement convaincu et très-sincère lorsqu'il écrit : *le moi est haïssable.*

Jules-Arnaud-Arsène Claretie, dont la famille paternelle est périgourdine et la famille maternelle bretonne, est né à Limoges, le 3 décembre 1840.

Il y a vécu jusqu'en 1851, allant aux vacances chez son grand-père, à Ratevouls, dans cette maison de Ratevouls, près de Sainte-Alvères, qu'il a si bien peinte dans son roman de *Pierrille.* Une biographie de lui, écrite par René Delorme pour la *Galerie contemporaine* de M. L. Baschet, nous le montre courant dans les bois périgourdins, allant chez les vieilles tantes de Limeuil, dont la plus âgée, la tante Fontette, morte à cent quatre ans, avait autrefois vu passer Mandrin enchaîné et appelait Voltaire « *Monsieur Arouet.* » M. Jules Claretie a évoqué quelques-uns de ces souvenirs dans la préface d'une nouvelle édition de *Pierrille.*

Mais sa famille maternelle a des légendes aussi et des histoires qu'il racontera un jour, et qu'il nous a confiées. Son grand-père était Nantais et la mère de cet aïeul, patriote et chrétienne à la fois, était la femme du porte-drapeau de la garde nationale de Nantes.

Pendant tout le règne du proconsul Carrier, elle laissa, au chevet de son mari malade un Christ d'ivoire que Carrier voulut faire enlever. Et comme ses hommes entraient ils aperçurent les cinq enfants de la vaillante femme agenouillés autour du lit du père agonisant.

L'aïeule fit aux hommes de Carrier un geste qui voulait dire : *Sortez !* et comme ils insistaient :

— Je suis bonne républicaine, dit la bretonne, mais le Christ est là et il restera là, au-dessus de la tête de mon mari et sous les yeux de mes enfants. Que Carrier me fasse guillotiner, s'il veut, je n'obéirai pas !

Le Christ resta accroché dans le logis de la patriote qui, demeurée veuve éleva vaillamment ses enfants. L'un d'eux fut tué à Wagram, par un chasseur tyrolien, dans un dernier épisode de la bataille. Il était capitaine d'infanterie. Jules Claretie conserve de lui une petite croix d'honneur qu'après Aspern Napoléon avait attachée sur la poitrine de l'officier.

Le grand père du romancier, M. Arsène Gillet, établi rue Meslay en 1830, et chef d'une maison importante, joua sa vie aux journées de Juillet. Le premier dans son quartier il arbora, lorsque le drapeau blanc flottait encore, une cocarde tricolore. On lui offrit le grade de colonel de légion après juillet. Il refusa.

C'était un de ces vieux libéraux d'autrefois qui aiment la liberté non pour ce qu'elle rapporte à ceux qui la servent, mais pour ce qu'elle vaut et parce qu'elle est l'idéal des braves gens.

Jules Claretie a bien des fois entendu raconter ces souvenirs par sa mère. Vers 1851, quittant Limoges, ses parents étaient venus s'établir à Paris. La mère prévoyante et dévouée songeait déjà à l'avenir de son fils, plus facile à réaliser à Paris qu'ailleurs. On en ferait un médecin. Au sortir du collége Jules Claretie voulut être avocat, mais ce n'était pas la profession même qui le tentait, c'était le côté par lequel elle touchait aux lettres. Déjà, il avait écrit, songé. Il avait couvert d'alexandrins ses cahiers d'écolier et d'étudiant (1).

1. M. Jules Claretie n'a jamais publié de vers. Seulement il en a donné, çà et là, sous des pseudonymes. Le recueil *le Tombeau de Théophile Gautier*, contient de lui un sonnet sur le poëte mort. La *Gazette anecdotique* de M. G. d'Heylli a donné, avec des lettres d'Alfred de Vigny à Claretie, un fragment du poëme écrit par le jeune auteur pour un concours académique, *la Sœur de charité au XIXe siècle*. On trouverait encore des vers de Claretie, imitation de chansons bretonnes ou poésies intimes, dans *le Diogène*. L'une de ces pièces mériterait d'être reproduite, celle qui débute ainsi :

Pourquoi la raconter, cette éternelle histoire
De l'amour méconnu, de l'amour envolé ?

« Il avait, dit un ses biographes, M. F. Jahyer, fait ses études à Paris au collége Chaptal et au lycée Bonaparte. Le besoin d'écrire le tourmenta dès ce moment, d'autant plus qu'il était doué d'une facilité extraordinaire pour traduire sa pensée. Aussi était-il encore sur les bancs de sa classe lorsque parut, sous le pseudonyme de Arnold Lacretie, dans le journal : *Les Cinq Centimes illustrés*, sa première production : *Le Rocher des Fiancés*. Une tragédie sur la *Mort de Pompée,* un roman intitulé : *les Secrets d'Exili* (l'affaire des poisons sous Louis XIV) dont les six cents feuillets restèrent dans son pupitre, et une quantité d'essais littéraires de toutes sortes, avaient vu le jour avant que le collégien fût reçu bachelier. Jules Claretie ne se sentant décidément pas de goût, malgré sa première velléité, pour les études du droit, préféra entrer dans le commerce au sortir du lycée, mais sa vocation pour les lettres le rendait peu propre à cet état, et il se servait, le plus souvent, des fac-

Chacun garde un roman pareil en sa mémoire
Et chacun à son deuil immense inconsolé!

Une apostrophe à la *Vénus de Milo*, finissant ainsi :

Ta sœur ne naîtra pas, notre monde est trop laid!

est aussi d'un ton amer et d'un tour bien venu.

tures de son père pour y ébaucher, soit en vers, soit en prose, quelques tentatives de théâtre ou de roman. Aussi resta-t-il peu de temps employé dans la maison paternelle et le trouve-t-on, dès l'âge de dix-neuf ans, en pleine collaboration de journalisme. Entré au *Diogène*, sous la direction de Varner, (Charles Louveau, aujourd'hui conseiller général du Loiret), il y fit des contes fantastiques imités d'Erckmann-Chatrian, des comptes rendus de théâtre ; quelquefois même, des numéros entiers de ce journal étaient rédigés par lui sous des pseudonymes différents. Arsène Houssaye lui ouvrit les colonnes de l'*Artiste*, et on le voit collaborant à la *France* sous le pseudonyme d'Olivier de Jalin. Un roman publié chez Dentu, sous le titre de *Une Drôlesse* (M. Pelletan blâma ce titre qui recouvre un livre moral et d'une morale vigoureuse), puis en 1863 : *Les Ornières de Paris*, nouvelles ; *Pierrille*, histoire de village, qui lui valut le suffrage de George Sand ; *L'Incendie de la Birague*, concordèrent avec son entrée au *Figaro*, non politique alors. De 1863 à 1866, il fit les Échos de Paris à ce journal, d'abord de moitié avec Monselet, sous le pseudonyme de *Monsieur de Cupidon*, puis il les signa bientôt de son vrai nom, car son collaborateur lui avait souvent laissé faire

toute la besogne. Après la publication de nouvelles sous ces titres : Les *Victimes de Paris*, *Histoires cousues de fil blanc*, les *Voyages d'un Parisien*, et d'un roman : *Mademoiselle Cachemire*, il fit paraître son premier roman à sensation en 1866 : *Un Assassin*, réimprimé ensuite sous le titre de : *Robert Burat.* »

Voilà bien le résumé rapide des débuts. Mais que de souvenirs curieux et de détails intéressants ces premières années permettraient d'évoquer ! Au collége Chaptal, Jules Claretie avait eu pour directeur, ou proviseur, M. Goubaux, ami de Béranger, collaborateur d'Eugène Sue et de M. Legouvé. M. Goubaux n'appelait jamais Claretie que le *littérateur du collége.* Permission était laissée au jeune élève de lire et d'écrire à sa guise. Faveur grande, privilége personnel : on ne fouillait jamais son pupitre ! Claretie, d'ailleurs, était prédestiné à devenir romancier : à Limoges son premier maitre de pension s'appelait *Féval.*

Ils sont loin, ces souvenirs de collége ! Mais dans l'entassement de ses papiers, manuscrits qui remontent avant l'heure de sa vingtième année, Jules Claretie a retrouvé et choisi pour nous un plan de roman historique dans le genre de Walter Scott, sorte d'épopée en prose où l'influence d'Augustin Thierry est visible et

dont il exposait le projet à un ami, plus âgé que lui, le libraire Decary chez lequel il allait passer de longues journées, passage Brady. Jules Claretie ne parle aujourd'hui de ce temps de projets et de rêves qu'avec émotion. Comme tant d'autres, Decary est mort depuis. Mais c'est tout un plan de roman (et quel roman!) que Jules Claretie traçait, à dix-neuf ans, dans cette dédicace à son confident.

A M. EUGÈNE DECARY

Dans une même œuvre, représenter la lutte de l'esprit démocratique, de l'esprit de raison, philosophique — et de l'esprit religieux, routinier — le combat de la vieille littérature, latine et, pour ainsi dire classique contre la littérature jeune, vivace, régénérée et comme romantique — tel est mon plan.

Hugues-le-Roux, c'est le seigneur tout bardé de fer, en lutte avec ses égaux, en lutte avec l'évêque, en lutte avec les bourgeois, et qui serait tout prêt à lutter contre le roi, s'il n'avait besoin de lui pour comprimer la révolte de ceux qu'il affette des vilains. — *C'est l'Aristocratie.*

Eudes, — un homme presque inconnu, descendant de bourgeois, que les persécutions ont chassé de son pays, qui a pris en Italie des idées nouvelles, un esprit de liberté, d'amour du peuple et la haine des tyrans. — Il est riche. C'est un commerçant. Il revient au pays appuyé non sur des soldats, mais sur de l'or. — *C'est la Démocratie.*

L'Esprit religieux, — L'évêque Guffroy, un vieil homme, acharné contre Hugues, s'appuyant sur la bourgeoisie — contre le comte — et tombant avec Hugues sur la bourgeoisie dès qu'il craint pour lui — Intolérant, peu savant, dur pour les autres — ne se refusant rien. — *C'est le Clergé.*

A ses côtés un archidiàcre — Anselme — esprit muré dans l'ascétisme, la réflexion, la veille, vêtu de bure, lui, mais souffrant de ce que le serf travaille et n'ait pas de pain. — Quelque chose comme un Lutter *vertueux*, un Robespierre franc, un *Napoléon* sans ambition. — Tête pâle et fière à opposer au visage plein et rouge de l'évêque Guffroy. — C'est *la philosophie* religieuse, comme Eudes est la pqilosophie sociale.

La littérature :

Thibault. — Le *trobador* du midi, chantant sur sa lyre les couplets amoureux de la langue d'oc. — Il ne voit dans la poésie que le rayon, la fleur, l'étoile, l'amour. A lui Arthur et Meslin, la Table Ronde et les reines des féeries, Iseult et Genièvre. — La poésie est dans le plaisir, dans le sourire, dans la joie. — C'est le poète de son pays, des pays du soleil.

Ralf. — Le *ménestrel* du Nord. — Le poète sombre et farouche des brumes el des forêts de pins, chantant les loups, les durs combats, Charlemagne et ses pieux — Les fées, à lui, viennent du brouillard et ses enchanteurs sont des revenants. — Il aime la lune, non le soleil, la nuit plus que le jour. la guerre plus que l'amour — les sortiléges de Maugis plus que les philtres de Merlin, les coups d'épée de Roland plus que les chants du roi Arthur, et l'hydromel plus que le vin.

Eloi. — Le poète religieux. C'est un moine. — Il chante Jésus et le saint Groial, la passion du Christ, les martyres des saints. Un ascete encore,

trouvant la souveraine beauté dans la vierge, le plus beau sacrifice dans l'abnégation du martyr qui meurt pour sa foi.

Il y a de belles antithèses dans ces trois hommes, convaincus tous les trois.

Berthe — la comtesse. — Elle préside une cour d'amour, un *plaid sous l'ormel*, prête l'oreille aux doux propos, dans son lourd castel, vit entre sa damoiselle et son page, un peu languissante et se prend facilement à l'amour d'Eudes, le fier *tribun* (tribun, quoique le mot ne fût pas encore redevenu à la mode).

Marthe. — La sœur d'Eudes qu'il ne connaît pas. — Le type de la fille du peuple alors — persécutée, — aimant plus haut qu'elle, et n'ayant qu'un refuge — Dieu.

Ranulfe, celui qu'elle aime — gentilhomme sans avoir, parasite de Hugues, lui donnant son épée en échange d'un asile et de la protection. — Caractère de jeune homme nul plutôt qu'insouciant.

Maître Bertrand — un sot bourgeois, criant : Vive Monseigneur l'évêque ou vive Monseigneur le comte, suivant le vent. — On le voit partout.

Maître Simon — le bourgeois intelligent, qui sait de tout le fort et le faible, juge le présent et prévoit l'avenir. — Un des précurseurs qui firent la révolution en étendant la main au jeu de paume.

Le capitaine Roland. — Le soldat à cette époque, un soudard — Toujours la dague ou le broc à la main, s'inquiétant peu de rien, ne sachant qu'une chose — se battre et tuer.

Le Roi. — Le roi hésitant entre tous les partis, — hésitant surtout entre l'or de tous les partis — Arrêtant les bourgeois autant qu'il le peut, et se mettant à leur tête dès qu'ils sont vainqueurs.

Hommes du peuple. — Marchant au hasard et prêts

à abandonner leur soutien pour lécher la main du maître.

Enfin :...

Le philosophe du livre.— Une « tête « seule et qui apparaîtrait à de rares intervalles :

Le père Isengrin — (*le loup*) — vieux vilain, vivant dans les bois, de fruits secs, se chauffant aux branches tombées ou aux incendies des villes, et se disant : Ils travaillent pour eux — pas un ne travaille pour nous — et mourant dans un fossé, sans amour, sans haine, sans joie, sans regret.

Y a-t-il là les éléments d'un beau livre et tout cela n'est-il pas bien casé dans ma tête ?

Faut-il réunir ces objets divers et en faire un tout, rassembler les moellons et en construire l'édifice ? — Allons, si vous croyez que la tâche est au-dessus de mes forces, dites-moi non — ou répondez : Oui. J'obéirai.

JULES CLARETIE.

20 novembre 1860.

L'œuvre devait s'appeler « Hugues-le-Roux. » Claretie écrivait en même temps un drame populaire, présenté à la Porte Saint-Martin et qui, dormant depuis des années dans les cartons du théâtre, a été brûlé en mai 1871. Le drame, aujourd'hui perdu et dont l'auteur n'a gardé nulle copie, avait pour titre *Les Ouvriers de Paris.*

Ce roman d'*Hngues-le-Roux* ne fut jamais fait, mais il en est tant d'autres que l'apprenti conteur a tracé alors et qui formeraient de longs feuilletons !

Jules Claretie avait, à cette époque, envoyé à un petit journal, le *Diogène,* des récits fantastiques, recueillis plus tard en partie dans ses volumes de nouvelles. Il les signait *Jules de Lussan.*

Un jour il lut avec émotion, dans le recueil hebdomadaire, ces lignes d'avis : « M. J. de L. *est prié de passer au bureau du journal.* » M. Ernest d'Hervilly a conté très-gaiement cette anecdocte. Claretie alla au bureau du *Diogène.* Ce bureau était installé rue St-Marc, dans la maison de M. Péragallo, agent des auteurs dramatiques « au rez-de-chaussée, au fond d'une cour, dit d'Hervilly, et sous un appentis vitré, ancien magasin de salaisons, qui tenait à la fois de l'échoppe de l'écrivain public et de la cabine du vaisseau. Aux heures critiques de la caisse (elles sonnaient souvent Seigneur !) on sondait les armoires et les placards, et on avait parfois le bonheur d'y trouver des *caviars* et des boutargues oubliés par les précédents locataires, au moyen desquels, en y joignant du pain frais, on composait de bien excellents festins. Au dessert, conduits par le caissier, on allait deux par deux éteindre le feu sacré de sa soif dans le liquide de cristal de la pompe voisine. » M. d'Hervilly, après cette peinture fantastique, ajoute qu'on collaborait au *Diogène* « à beaucoup d'égards

la ligne. » De ce bon temps de jeunesse et du rédacteur en chef Varner, Jules Claretie a conservé pourtant le plus cher souvenir.

A travers les fantaisies de la vingtième année, les *imitations* d'Hoffmann ou de Poë, Jules Claretie laissait, dans ses articles d'alors, jaillir ses admirations et voici un article de ce temps que je rencontre dans la collection, après des vers de *Jules de Lussan* et qui nous apprend quels étaient les *demi-dieux* du débutant.

L'article a pour titre : *Le Fauteuil de Racine*, et pour sous titre : *Conte académique.*

I

RACINE S'ÉVEILLE.

Lundi dernier, Racine s'éveillant — (car la mort n'est pas, comme on l'a dit, un long sommeil — mais bien une seconde vie, ce qui n'est pas consolant.) Racine donc, sonna son domestique — (ou si vous aimez la couleur — son valet) et lui demanda les journaux du jour.

Cinq minutes après, l'auteur d'*Athalie* prenait gravement connaissance de *l'Opinion nationale* du 10 juin de l'an de grâce 1861.

. . . .
. . . , ...
. . . .

II

Racine ayant lu son journal, ce qui est clairement expliqué par les trois lignes ponctuées ci-dessus, se livre à un monologue plein d'anxiété.

« Par Jupiter, dit-il en grattant furieusement sa perruque gigantesque, ne s'occupe t-on point là-haut de me donner un successeur ? — Voilà déjà quatre mois que mon pauvre vieux fauteuil académique est inoccupé, et — comme la nature — les fauteuils ont horreur du vide. Mais ils s'inquiètent bien, par ma foi, ces vivants, des affaires littéraires ! — Ceux-là seuls qui sollicitent une place parmi les quarante immortels, attendent et souhaitent les élections prochaines. — Mais le public ? — Mais la foule ? — Elle a les yeux fixés sur l'Italie et ne regarde pas autre chose. — Elle est sourde à tout ce qui n'est pas la voix du canon. — Elle ne sent avec plaisir que l'odeur de la poudre. — Et c'est cependant chose grave que l'élection d'un membre de l'Académie Française ! — C'est une conquête aussi que celle d'un fautueil à l'Institut !...

« Pour moi, je suis tout inquiet depuis ces derniers temps — et je donnerais toute ma strophe des poissons *se promenant dans les forêts* — pour connaître enfin l'homme qui me succèdera dans mon poste littéraire, et occupera, comme je l'ai occupé le quatrième fauteuil.

III

SUITE DU MONOLOGUE

HISTOIRE D'UN FAUTEUIL

« Pauvre fauteuil, dont les hôtes s'appellent Méziriac, La Mothe le Vayer, Leriget de la Fage, Voi

senon, Boisgelin, Dureau de la Malle!... Pauvre fauteuil illustré seulement par cinq personnes — je me compte — Crébillon, Picard, Arnault et Scribe, si populaire et tant décrié. »

« Pauvre fauteuil! — Ton voisin, le 9e — voit Victor Hugo succéder à Corneille, aussi se frotte-t-il les bras; après Racine, chez toi vient Valincourt et après Valincourt, la Fage! — Pauvre fauteuil! »

IV

ET QUI NOMMERA-T-ON ?

Racine appela son valet — (Lisez son domestique, si vous n'aimez pas la couleur locale).

— Picard, dit-il, apporte-moi mon livre de notes.

Picard obéit.

N. B. *Picard* s'appelait Shauffen — Racine, pour se contredire lui-même (*il m'avait fait venir d'Amiens pour être Suisse*) — l'avait fait venir de Berne pour être *Picard*.

Autre N. B. On vous demande pardon de toutes ces futilités. — On va devenir très-sérieux au chapitre V.

Après avoir parcouru son livre de notes, Racine s'arrêta et lut avec attention une certaine page qui contenait la liste, assez longue, des académiciens de l'avenir.

Il hocha la tête, avança la lèvre inférieure, et s'arrêta indécis.

Après un moment de réflexion, il s'écria tout haut :

— Et qui nommera-t-on ?

V

L'AUTEUR DEVIENT SÉRIEUX

...La question était inutile, — Les noms inscrits sur le livre de notes, noms glorieux, noms étincelants, répondaient d'eux-mêmes. Le livre disait :

— *Michelet* — Michelet, le grand magicien qui évoque et fait revivre toute l'histoire de notre France, le peintre aux couleurs ineffaçables qui nous retrace avec tant de feu, tant de vigueur, tant de génie, les tableaux effacés des vieux âges, le poète inspiré qui dévoile à nos pauvres yeux les merveilles de l'insecte, « l'infini vivant » qui nous enlève, dans son vol radieux à la poursuite de l'oiseau — qui nous chante en des strophes sublimes les poëmes divins de la femme et de l'amour.

— *Edgar Quinet*, ajoutait le livre.

— Edgar Quinet, cet autre enchanteur, le frère de Michelet par le génie, par l'âme, par le cœur — Edgar Quinet qui nous dit dans un livre désormais immortel — *Merlin* — les faiblesses et les grandeurs de l'âme humaine, Edgar Quinet, l'ami du progrès, l'ardent disciple de la liberté, le professeur au verbe éclatant — Edgar Quinet, toujours jeune, toujours grand — et qui nous fait battre le cœur en nous parlant de son *Ahasvérus*, de cette vieille *Allemagne*, d'où nous est venu l'inspiration, de l'Italie, la grande mère — et de la Grèce, dont le ciel toujours limpide se rèflète pur et doux dans les eaux de l'Eurotas, ombragées de lauriers roses.

Le livre disait encore :

Jules Janin — L'esprit, la grâce, l'aménité, l'enjouement, la science facile, la légèreté sérieuse, le rire charmant, la gaieté émue — à la fois, Sterne et Horace — Jules Janin.

Théophile Gautier — L'éclat, la couleur, le style flamboyant, la séve, — l'idée puissante recouverte par le mot magnifique, comme un marbre de Paros par une draperie de pourpre.

Dumas — La causerie, la verve intarissable, un style vif, courant comme un fleuve, — un vrai Français, bavard, spirituel, toujours prêt à la saillie, — et sous ce causeur, un dramaturge inspiré, un conteur inimitable, un *inventeur*, un créateur, un poëte !

— Saintine, disait encore le livre, la philosophie enjouée. — Proudhon, la philosophie inspirée — Alphonse Karr, nouveau Voltaire...

— Certes, dit Racine — ils n'hésiteront pas...

VI

CONCLUSION

De tout ce qui précède, lecteurs, il résulte que le fauteuil de Racine échéera à M. de Champagny, à moins que ce ne soit à M. de Carné. — Vous verrez bien !

Je ne donne pas ce morceau comme bien étonnant, je le donne comme caractéristique, voilà tout. Sous le *petit journaliste* l'historien perçait déjà. Et ce furent pourtant ces quelques lignes rapides, ce portrait en deux coups de crayon, qui valurent à Jules Claretie l'amitié de Jules Janin, lequel écrivait à celui qu'il appelait « mon cher enfant » : — « Le proverbe

dit qu'on n'aime pas son successeur; il se trompe, car je vous aime beaucoup. »

Jules Claretie ne devait que traverser la presse légère. Nature timide, laborieuse, passionnée et partant un peu puritaine, tout ce qui touchait, de près ou de loin, à la bohême devait le faire reculer. Il y a dans le *Nain Jaune* du 7 mars 1867 un bien curieux article que je trouve reproduit par le *Dictionnaire Larousse* et où M. Claretie nous donne sur lui-même quelques détails biographiques dont nous faisons notre profit. « Mes débuts, dit-il, datent de 1860. Il n'y a guère que six ans que je suis, comme on aurait dit jadis, *entré dans les lettres*, et que j'ai commencé à exercer un état qui me séduisait alors et me plaira jusqu'à la fin. Le jour où je vis pour la première fois mon nom imprimé, on portait, je m'en souviens, Murger au cimetière. Je revois encore ce ciel gris, cette boue liquide, ce cimetière plein de monde, la croix de bois avec le nom en lettres blanches : *Henri Murger*, et les violettes du pôle, les dernières violettes qu'on allait lui jeter, et dont il avait fait jadis tant de fraîches couronnes à ses pâles amours. J'entrais dans cette vie littéraire si heurtée, si bizarre, le jour où mourait la Bohême. Jamais d'ailleurs cette bohême ne m'eût tenté. Ce qui lui manque au fond, c'est la passion. Elle n'est

pas l'amour de la liberté, elle n'en est que le caprice. »

On ne saurait mieux dire. Aussi bien, dans « les *heures volées* à *l'improvisation quotidienne* » écrivait-il *Robert Burat*, son premier grand succès, un roman qui précéda l'*Affaire Clémenceau* de Dumas fils et fit comparer (par Jules Levallois, critique d'une pénétration rare) le débutant au maître. M. Edmond Texier ne redoutait point de parler du *Rouge et Noir* de Stendhal à propos de ce *Robert Burat* et la *Revue des Deux Mondes* saluait la venue d'un romancier nouveau, « Vous avez touché à des fibres vraies écrivait Sainte-Beuve à l'auteur [1] et atteint à des sources profondes d'intérêt. La vie moderne est là... »

La *vie moderne*! c'est précisément ce que recherche, ce que poursuit l'écrivain dont nous étudions la physionomie. Il a lui-même défini son programme dans la suite de ses feuilletons de critique dramatique réunis en volume sous ce titre la *Vie moderne au théâtre*. La *vie moderne*, c'est-à-dire le sentiment de *vérité* et d'*humanité* qui se tient aussi loin du *naturalisme* brutal de certains maîtres du roman nouveau que de l'*idéalisme* romanes-

1. *Correspondance*, tome II.

que et impossible d'autres conteurs. La vie, c'est-à-dire non-seulement les *images* et les *tableaux* extérieurs, mais les sentiments, les préoccupations, les aspirations, les regrets, les souffrances intimes, l'âme même de la créature moderne.

Voilà le but qu'a poursuivi Jules Claretie dans ses romans, depuis *Robert Burat* et *Madeleine Bertin* jusqu'au *Train* 17, à *la Maison Vide*, et au *Troisième dessous*, où il met en scène des personnages si vivants, le cœur brisé par des douleurs bien contemporaines, sans contorsions et sans exagérations. Voilà le but même qu'il a poursuivi au théâtre où, depuis la *Familledes Gueux*, sombre tableau des guerres de religion jusqu'aux *Muscadins* et au *Régiment de Champagne*, il a, sous des habits d'autrefois, fait palpiter les désespoirs patriotiques d'aujourd'hui. Car en lui le dramaturge comme le romancier et le critique croit naïvement et généreusement avoir charge d'âmes et être assez payé de sa peine s'il a, par un mot, fait jaillir une étincelle d'espérance française dans l'esprit d'un spectateur.

Quant à ses livres d'histoire, à ses études sur la Révolution, aux *Derniers Montagnards* et à *Camille Desmoulins*, c'est par là peut-être que M. Jules Claretie a mérité d'être classé tout à fait à part et hors de pair. Miche-

3

let a écrit sur les *Derniers Montagnards* « œuvre d'un chaleureux jeune homme » et qui fait *frémir*, a-t-il dit, des lignes qui sont un titre inappréciable. Cette histoire fit d'ailleurs événement à son heure (novembre 1867). Dès l'apparition, Michelet écrivait à l'auteur : « Je lis la préface en vous recevant. C'est d'un souffle ardent, admirable. » Philarète Chasles, esprit tout à fait supérieur, fils d'un homme qui avait connu les Romme, les Goujon, les Soubrany, dont M. Claretie racontait l'histoire, écrivait dans la *Liberté* un de ses plus beaux articles où *l'éloquence* de l'auteur passait, enflammée. C'est une des pages de Philarète Chasles qu'il faut garder.

Des esprits plus sévères, comme Prévost-Paradol rendaient pourtant justice aussi à l'œuvre du jeune historien, et le futur auteur de la *France Nouvelle* écrivait dans le *Journal des Débats*, du 23 décembre 1867 :

Nous venons de lire avec intérêt un ouvrage épuisé par des opinions fort différentes des nôtres, et trop indulgent pour des fautes bien funestes à la liberté et à la France, mais écrit avec talent, et qui porte la trace d'un sérieux travail : c'est l'histoire des *Derniers Montagnards*, par M. Jules Claretie. L'auteur a fait évidemment les plus consciencieuses recherches sur l'insurrection de prairial an III, qui est le sujet principal et comme le centre de son livre. On se souvient du meurtre de Féraud

et du beau mouvement de Boissy d'Anglas saluant la tête de son collègue. L'insurrection réprimée fut châtiée avec rigueur, et, selon l'usage du temps, plus d'un innocent fut mêlé aux coupables. Un tableau plus dramatique que celui de l'insurrection elle-même, c'est le suicide presque en plein tribunal des six députés condamnés à mort à la suite de cette affaire. Bourbotte, Romme, Duquesnoy et leurs trois collègues, se passant de main en main le même couteau et se rendant les uns aux autres ce suprême office, présentent un spectacle unique dans les fastes mêmes de la Révolution, si féconde en scènes terribles. A ce moment, le cri de *vive la République!* est encore dans toutes les bouches, et, en le prononçant, les victimes et les bourreaux sont encore sincères. Mais on sent venir le jour où la dictature recueillera sans trop de résistance cette société épuisée de discordes et affaiblie du meilleur de son sang. Par l'abondance des détails et le feu du récit, M. Claretie a donné un peu de l'attrait du roman à une bonne page d'histoire[1].

PREVOST-PARADOL.

Cette *bonne page d'histoire* devait être appréciée, même à l'étranger, et le *Messager de l'Europe*, de Saint-Pétersbourg, contenait cette appréciation sur cette histoire de l'insurrection de prairial an III :

1. *Les Derniers Montagnards*, histoire de l'insurrection de prairial, an III (1795), par J. Claretie, Paris.

L'époque de la grande Révolution française est un sujet constant d'études et de méditations pour les écrivains français. Monographies, recherches, matériaux inédits viennent sans cesse s'ajouter à la masse des travaux connus. Nous devons y joindre le dernier ouvrage de M. Claretie ; l'auteur retrace le dernier acte de ce drame terrible; il nous fait assister à l'agonie et à la chute de la République.

En France, comme le remarque très-justement M. Claretie, on a enfin compris que pour bien juger cette étonnante époque, il fallait remonter aux sources authentiques, s'adresser aux documents originaux. Mais l'auteur ne se fait-il pas illusion lorsqu'il affirme que les arrêts dictés par l'ignorance ou l'esprit de parti se modifiaient rapidement sous l'influence de la vérité mieux appréciée ?

Le livre de M. Claretie, tres-intéressant, mérite des éloges pour son exposition si animée, pour les faits nouveaux dont il a enrichi le récit historique, pour ces biographies si complètes, si artistement faites, et enfin pour la personnalité si curieusement étudiée d'un des chefs populaires de ces temps-là, mise pour la première fois en scène, d'après les documents de l'empire (chapitre VI : Brutus-Magnier).

M. Claretie appelle les derniers Montagnards les conventionnels Romme, Goujon, Duquesnoy.

Plus ou moins connus dans l'histoire de la Révolution française comme membres de la Convention, ils sont tous demeurés célèbres par la calme et stoïque fermeté de leur mort. — E. Quinet leur a consacré un admirable chapitre dans le second volume de la Révolution, sous le titre : *les derniers des Romains.*

Jusqu'au commencement de la Révolution, Romme avait été en Russie instituteur du jeune comte Strogonoff. Il se rendit ensuite avec son

élève à Paris, l'introduisit dans quelques réunions, et lui fit connaître les hommes qui jouaient un rôle dans les événements. Strogonoff ne tarda pas à être rappelé en Russie, et Romme perdit son élève préféré.

Aussi, après la mort de Romme, le bruit courut-il qu'il ne s'était pas tué, mais que, blessé dangereusement, il avait été sauvé et secrètement transporté en Russie, où il avait trouvé un refuge dans la maison du comte Strogonoff[1].

M. Jules Claretie était alors en pleine lutte politique dans le journalisme contemporain, mais quelle que fût son ardeur militante, il gardait toujours son coin réservé, la littérature, et il n'avait d'autre ambition que d'être utile. Une lettre intime, écrite en arrivant à Lyon, où il devait faire sur *Camille Desmoulins* une conférence, nous montre bien quel était alors son état d'esprit. En cela elle est à noter :

Lyon, 19 février 1870, 11 heures et demie du soir.

Mes chers parents,

Je vous écris après m'être livré à cette douce opération de faire sauter la serrure de ma malle, qui était forcée et que je ne pouvais plus ouvrir.

1. *Le Messager de l'Europe,* janvier 1868, Saint-Pétersbourg.

J'ai fait un bon voyage. De la neige jusqu'ici. Cette France, endormie dans la neige comme sous un immense drap blanc, a un caractère saisissant. J'aurais voulu avoir vu cela avant d'écrire les épisodes de la retraite de Russie dans *les Grognards*. Je suis né voyageur. En route mes idées s'ouvrent. Et si j'étais avec vous (je ne dis pas cela pour vous faire une amabilité de surface), si je pouvais emporter la maison comme la tortue sa carapace, je demanderais à voyager toujours. J'ai lu, tout en regardant le paysage, un bien beau livre, *les Temps difficiles*, de Dickens, acheté à la gare, quoique je l'eusse déjà. Il doit être dans la bibliothèque de ma chambre, parmi les romans anglais à couverture rouge, qui ont un rayon spécial. Lisez-le avant mon retour. Dans les idées actuelles, au moment où je fais *les Pauvres Gens*, son intérêt se double. La question de la *Grève* y est magistralement traitée. Et comme l'artiste philosophe, qui juge et résout les choses comme Dickens par la pitié, est supérieur aux politiques d'action et de compromis! Cette lecture sera pour moi une date. Le roman n'est pas parfait, mais c'est un modèle et il ouvre des horizons étonnants. Je vais me coucher. Je parle demain, je ne sais à quelle heure. Je vous écrirai demain soir. Je vous embrasse bien fort l'un et l'autre, et je veux que vous soyez sûrs qu'il n'y a rien en moi que deux choses, sans compter les caprices et les écoles buissonnières : une affection vraie pour vous, un souci honnête de mon but.

Votre fils qui vous aime,

JULES CLARETIE.

Les *Grognards* et les *Pauvres Gens* dont

parle ici M. Jules Claretie ont été réunis depuis en volumes. Le premier de ces récits fait partie d'un livre intitulé *le Roman du Soldat* qu'on a comparé au livre d'Alfred de Vigny, *Servitude et grandeur militaires*. Le second, sous le titre de *Noël Rambert* forme la première partie d'un récit inachevé et qui sera complété plus tard. Ce *Noël Rambert* est d'ailleurs un roman un peu âpre et colère, qui se ressent de l'heure où il fut écrit (janvier 1870).

C'était le moment des troubles de Paris, de la mort de Victor Noir, etc. La fin de l'empire approchait. En juillet 1870, Jules Claretie suivit l'armée du Rhin en qualité de correspondant de *l'Opinion nationale*. Le regretté Amédée Achard a raconté quelque part comment une fraternelle association de *reporters* qui s'appelaient Edmont About, Achard, Edouard Lockroy et Jules Claretie fut rompue brusquement par le canon de Forbach. De Sarreguemines, où notre armée battait en retraite sur Puttelange, jusqu'à Metz, Jules Claretie, à pied, à travers les campagnes effarées, pris pour un espion, menacé, gagna Metz et de là Paris, puis il repartit pour Châlons et de là par la Belgique pour Sedan. Il a raconté dans le numéro du 1er janvier 1871 de la *Revue des Deux Mondes* ses souvenirs de la journée lugubre. publiés

depuis en brochure sous ce titre *Le Champ de bataille de Sedan*.

Le 4 septembre arrive. Jules Claretie revient s'enfermer dans Paris. On peut voir, dans les dépêches du Gouvernement du 4 septembre, qu'il refusa la préfecture qu'on lui offrait. Ses compatriotes du Périgord le demandaient. Il préféra rester à Paris et n'être rien après comme avant la République.

« Il n'a rien voulu accepter de ses amis au pouvoir, a écrit de lui (dans le *Gard républicain*, 1er octobre 1872[1]) un ami, M. Emmanuel des Essarts, que sa chaleureuse affection emportait jusqu'à surnommer Jules Claretie « le Marceau du journalisme. »

Non certes, il n'accepta rien, il resta journaliste. On lui a beaucoup reproché d'avoir fait partie de la Commission chargée de publier les papiers trouvés aux Tuileries. Il entrait aux Tuileries comme il était entré aux Archives et Henri Bordier, Taxile Delord, Laurent Pichat, Ludovic Lalanne, Lavertujon, etc., se considéraient comme faisant acte d'historiens.

On peut voir, par les livres de M. Claretie intitulés *Paris assiégé* et la *Guerre nationale*,

1. Article sur *le Roman des Soldats*, ce beau livre dédié par Claretie *A l'armée de la revanche*.

qu'il fit, sans bruit, son devoir aux journées de sorties. Il doit exister au Ministère de la Guerre un rapport adressé par l'écrivain, alors dans l'état-major de la garde nationale, et où il donnait au général Trochu, gouverneur de Paris, d'intéressants détails sur les fortifications du Bourget. Lors de l'affaire du 21 décembre 1870, M. Claretie avait, en effet, pénétré dans le Bourget après l'attaque des fusiliers marins et n'avait dû qu'à un hasard de n'être point fait prisonnier. Il envoyait au général un récit qui valait une déposition, car on parlait alors de prendre le Bourget par la tranchée. Cette page doit être intéressante.

Littérateur avant tout, M. Claretie n'est point de ceux qui parlent bien haut de ces souvenirs. *L'Illustration* a publié à cette date des dessins faits à propos de cette seconde affaire du Bourget et dont les croquis avaient été pris par M. Claretie derrière la Suiferie, pendant que tonnaient les batteries allemandes.

Le siége fini, M. Claretie apprit qu'il était porté à Limoges, sur la liste républicaine des députés à nommer par le département de la Haute-Vienne. Je lis dans le numéro du 7 février de la *Défense nationale*, journal publié à Limoges, ces lignes poignantes : « Mes chers « concitoyens, je vous avais promis une relation « du très-pénible voyage de Paris à Limoges,

« à travers les champs français et les lignes « prussiennes. Quels spectacles douloureux, « quelles choses navrantes! Une plume tenue « par une main française hésite à retracer de « telles images. Les terres en friche, les fermes « éventrées par les obus, les villages criblés de « balles, les squelettes des chevaux blanchis- « sant sur la plaine nue, et, de temps à autre, « des tas de terre remuée, des fosses surmontées « d'une croix et d'un lambeau de drapeau et qui « sont les tombes des héros morts pour la pa- « trie... Quand on a aperçu cette pauvre France « ainsi ravagée et labourée, non par la char- « rue, mais par les boulets, on se prend à détester « encore davantage ceux qui nous ont amené « l'invasion... et on se prend, en maudissant « la guerre, à souhaiter du fond de l'âme la « paix, la paix bienfaisante, réparatrice, qui « permet aux semailles de se faire, aux mois- « sons de mûrir, aux hommes de grandir. » Il ajoutait ensuite que, pour que la paix fût durable, il fallait qu'elle fût honorable : « Il faut « l'accepter en montrant à l'ennemi que le bras « de la patrie est encore assez puissant et que « son épée brisée peut encore servir. »

M. Jules Claretie adressait alors ces quelques mots aux mobilisés de la Haute-Vienne dont le 71e régiment allait d'ailleurs lui donner un grand nombre de voix.

Mes chers compatriotes,

Je suis à Limoges, où mes concitoyens m'ont offert le mandat de les représenter à l'Assemblée nationale.

Je suis fier de cette confiance de mes compatriotes, et je saurai m'en rendre digne.

Défendre le drapeau troué, mais glorieux de la République; sauver et refaire la France; réparer, par une paix honorable et fière, les plaies que nous a faites la guerre déclarée par l'empire; rendre à la patrie son honneur, son rang dans le monde; assurer sa liberté par l'économie, par l'honnêteté, par les lois et par les mœurs, voilà notre tâche.

Elle est difficile, mais plus elle est lourde, plus elle est noble.

Avec du courage et de la volonté, nous y parviendrons.

Je suis de votre génération, et j'ai représenté à Paris, où une société limousine avait été formée, pendant le siége, notre département.

C'est la jeune France qui effacera les fautes de la vieille France. C'est la génération nouvelle qui doit fonder la République et qui la fondera.

C'est pourquoi j'ai confiance dans le patriotisme des mobilisés de la Haute-Vienne, et je remercie, au nom de notre malheureuse patrie, ceux qui me confieront le mandat de les défendre.

JULES CLARETIE.

5 février 1871.

M. Jules Claretie, tout à ses travaux d'homme de lettres, ne songe plus à ce passé d'il y a sept

ans. Mais il eût à la Chambre continué et fait son devoir comme dans la presse.

Il arriva le second sur la liste, à Limoges, où les votes se divisèrent ainsi :

Georges Périn.........	6,658	voix.
Jules Claretie.........	6,441	—
Codet.............	6,344	—
Talandier	6,330	—
Nassans.........	6,246	—
Daniel Lamazière......	6,185	—
Leblois	6,010	—
Teisserenc de Bort.....	3,757	—
Saint-Marc Girardin....	3,729	—
De Peyramont.........	3,721	—
Mallevergne	3,687	—
Benoist du Buis........	3,665	—
Charreyron	3,558	—
Saury-Lavergne	3,520	—

A Limoges, la liste républicaine avait donc 3,000 voix de majorité. Mais les campagnes changèrent singulièrement le résultat et M. Saint-Marc Girardin et M. Teisserenc de Bort arrivaient avec plus de 43,000 voix tandis que, sur la liste vaincue, M. Georges Périn n'avait que 18,024 voix et M. Jules Claretie, qui venait le second, 17,454. Depuis lors, M. Périn, M. Codet, M. Talandier, sont deve-

nus députés et M. Teisserenc de Bort est devenu ministre. M. Claretie, littérateur comme devant et sans ambition politique, songe seulement à *parfaire* ses romans futurs et ses pièces sur le chantier.

Pendant la guerre civile de la Commune, à Lille où il s'était retiré, donnant au *Progrès du Nord* de M. Mazure, aujourd'hui député, des articles où il laissait percer la douleur que lui causait une lutte fratricide devant l'étranger satisfait, M. Claretie avait eu l'honneur d'être présenté au général Faidherbe. Il étudia la campagne de l'armée du Nord et préparait cette *Histoire de la Révolution de* 1870-71 où, républicain modéré, il dit fermement son avis sur cette Commune qui pouvait à jamais perdre la République.

L'*Histoire de la Révolution de 1870-71* devait être un des succès de libraire les plus considérables de ces dernières années et populariser décidément l'homme qui l'écrivait.

Le témoignage le plus envié et le plus considérable a été rendu à l'auteur de l'*Histoire de la Révolution de 1870-71* par M. Thiers lui-même qui écrivait à M. Claretie : « Je la trouve « excellente, inspirée par le meilleur esprit et « écrite dans un très-bon langage. » (Lettre du 19 juin 1874.) M. Claretie pourrait montrer de même de nobles lettres à lui adressées

par M. Gambetta ou Laboulaye, M. Jules Simon ou M. Louis Blanc lorsqu'il publia cette série de *Portraits contemporains* qui forment le complément naturel de son *Histoire*. C'est par là qu'on voit que l'historien a touché juste.

Autour de cette œuvre capitale de M. Claretie il serait juste de ranger, au point de vue de l'historien, un certain nombre d'*essais* d'une valeur littéraire et historique vraiment remarquable comme son livre sur *Molière, sa vie et ses œuvres* [1], sa notice sur les *Quatrains de Pi-*

1. A propos de ce livre sur Molière, un maître, Paul de Saint-Victor, écrivait : « Molière est embaumé dans les monographies des compilateurs et des érudits ; il reprend vie et souffle, couleur et figure sous la verve chaleureuse de Jules Claretie. Ce petit livre, si plein de faits et d'idées dans son format exigu, mérite de devenir le bréviaire de tous les dévots de Molière. » (*Moniteur universel*.) M. Sarcey louait aussi une vivacité d'expression et une justesse de style *vraiment surprenantes* (feuilleton du *Temps*) de celui que M. Edmond About appelait dans l'*Athæneum* « un curieux très-sagace, un érudit très-agile et un écrivain très-fécond. » Ces dernières lignes, à propos des *Muscadins*, « l'ouvrage le mieux venu, disait M. About, de tous ceux que cette étrange époque a inspirés. » Ajoutons encore le témoignage de Théodore de Banville qui, dans le *National*, parlant de Claretie, disait : « Il n'est ni classique, ni romantique, ni fantaisiste de parti pris, ni réaliste, ni normalien ; il se con-

brac, en tête d'une réédition du poète moraliste (chez Lemerre) une notice sur Volney en tête des *Ruines*, une étude tout à fait curieuse et nouvelle sur l'affaire de Mlle de Maros, publiée par le *Journal Officiel* sous ce titre, que nous retrouverons sur un volume : *Un enlèvement au XVIIIe siècle*, et dans ce même *Journal Officiel* en 1877 et 1878 deux travaux d'érudition excellente : *Une Visite aux Archives nationales* et les *Tribulations de Beaumarchais*, où M. Claretie apporte à chaque page, même après M. de Loménie du *nouveau* et de l'*inconnu*.

L'œuvre théâtrale de M. Claretie est aussi toute de lutte. « Nous avons fait applaudir au théâtre le mot de *Liberté*, écrivait-il au lendemain de la représentation de *la Famille des Gueux* écrite en collaboration avec M. P. de la Gattina, aujourd'hui député au Parlement Italien, cela nous suffit. » Cette œuvre, que Théophile Gautier comparait à un sombre tableau de Ribera, à qui Saint-Victor trouvait comme un poignant aspect d'*in-pace* et que M. Sarcey, dont le tempérament très-différent du caractère artistique de M. Claretie ne sym-

tente d'être un homme et un artiste, il veut être lui-même et il y réussit. » Comment? En travaillant tous les jours. *Nulla dies sine linea.*

pathise guère avec l'auteur, louait cependant, étonné de l'accent du drame; cette pièce valut à M. Claretie cette lettre éloquente de Victor Hugo exilé et avec qui le jeune auteur devait, en septembre 1870, rentrer en France :

Hauteville-House, 17 mars 1869,

Mon jeune et cordial confrère,

J'apprends votre succès. Il me charme et je veux vous le dire. Vous et M. Petrucelli vous avez la bravoure et le talent; c'est-à-dire l'échelle pour monter à l'assaut et l'épée pour entrer dans la place. Pas de citadelle plus terrible que le théâtre; pas de muraille plus haute et plus malaisée à escalader. Vous avez vaincu, je suis content.

Je ne connais pas votre pièce, mais je connais la double puissance de vos deux esprits; ce mélange d'Italie et de France qui est en vous deux, a dû jeter un beau reflet sur votre œuvre. Les bravos sont venus jusque dans ma solitude et je vous en renvoie l'écho.

Croyez à ma vive cordialité,

VICTOR HUGO.

Vers 1874, M. Jules Claretie publia le prospectus d'un journal qu'il se proposait de fonder sous le titre l'*Actualité* et ce prospectus, devenu rare, nous donnera la formule même

de la pensée de l'écrivain qui nous occupe. Avant tout, par-dessus tout, M. Claretie, dont l'esprit est ouvert à toutes les connaissances et qui, dès 1868, montrant (préface de la *Libre Parole*) la puissance de l'Allemagne, s'écriait : « *Prenons garde*, *travaillons*, *étudions*, *si nous ne voulons pas avoir notre Sadowa*, *le Sadowa de l'ignorance*, » M. Claretie, qui, cinq ans après, eut l'honneur de soulever les colères de la *Gazette nationale* de Berlin (à propos des *Prussiens chez eux*), aime son pays d'une affection ardente. Et cet amour de la France, cette foi dans la patrie, il les proclamait ainsi dans le prospectus et cette page, qui montre que M. Claretie n'entend pas être *neutre*, et consacre son talent à une cause noble, patriotique, date de 1874.

Qui je suis ?

Tenez, dans les heures troublées pareilles à celles-ci, où l'angoisse patriotique étreint les cœurs, où l'avenir incertain semble voilé de noir, où de fugitives espérances font place à de cruels abattements, où tant de fois la confiance que nous mettons dans les hommes est durement trahie, où les plus fermes parfois, et surtout les plus sincères, ont des hésitations et se livrent à eux-mêmes de violents combats ; — dans les journées comme celles qui, depuis nos revers, ressemblent à une succession de veilles, de luttes, d'escarmouches et de contre-marches, et qui font du trouble et la tristesse notre vie même, la vie de chacun de nous et la vie de la nation tout entière, j'ai souvent souhaité

qu'il n'y eût qu'un mot de ralliement, — *patrie!* — et qu'un cri de guerre, — *garde à toi, l'etranger veille!*

Oui, lorsque, dans la nuit, en temps de guerre, marchant au hasard dans les sentiers ou perdus dans les bois, des hommes, quelques-uns de nos soldats, perçoivent tout à coup dans l'ombre le bruit sec d'un fusil qu'on arme et entendent la sentinelle qui leur jette un : — *Qui vive?* — ils n'ont qu'un cri, les braves gens, ils n'ont qu'un mot, ils n'ont qu'une réponse sur les lèvres, et qu'ils soient du Nord ou du Midi, de l'Alsace ou de la Provence, qu'ils aient labouré le champ ou tenu la plume, appris leur métier d'ouvrier ou rêvé l'état de peintre ou de poëte, qu'ils soient catholiques ou luthériens, roturiers ou gentilshommes, fils de croisés ou fils de Voltaire, ils n'ont qu'un cri, vous dis-je, et, la voix pleine et le cœur haut, prêts à recevoir le feu de l'ennemi ou à serrer la main du frère d'armes :

— *France!* disent-ils,

Et l'écho répond :

— *France!*

Chère France! c'est ce noble cri que je voudrais entendre plus souvent répéter, c'est ce nom que je voudrais voir aimer, faire aimer davantage et que je veux glorifier dans ces pages qui seront non un pamphlet, mais une histoire rapide, une histoire au courant des événements, du choc des hommes et des choses, l'histoire de la fondation douloureuse peut-être, lente à coup sûr, mais certaine et bientôt féconde de la République française.

On l'a dit naguère, il y a une chose qui nous perd, il y a une chose qui nous tue, *c'est la haine*. Ce pays de France, jadis tout d'amour, ne sait plus que se calomnier et se déchirer lui-même. Il ressemble à ce martyr du peintre espagnol qui,

debout, s'arrache d'une main affolée ses entrailles saignantes. Ne songe-t-on jamais, lorsqu'on se prodigue ainsi entre enfants d'un même sol, les diffamations et les injures, ne songe-t-on pas à l'étranger qui entend, qui observe, qui écoute et qui note au passage nos polémiques et nos disputes, comme les valets dans un repas tendent l'oreille aux propos malséants des convives ? Que si l'Europe nous jugeait sur nos journaux et notre tribune depuis deux années, ne pourrait-elle pas croire, en vérité, que la France est un vaste bagne où des milliers de misérables se donnent, sous prétexte de politique, en spectacle à trente-cinq millions d'hommes qui les regardent sans les siffler ?

Jamais, en effet, entre les divers partis qui se disputent le pays, les injures n'avaient été aussi violentes, aussi basses et aussi niaises. Jamais la haine n'avait amené une écume si corrosive aux lèvres, jamais l'encre n'avait fait de telles taches aux réputations qu'elle éclabousse et aux doigts qui tiennent l'écritoire ou l'*insultoire*.

Eh bien ! il faut le répéter très-haut : ces insultes, ces colères, ces calomnies, ces vilenies, tout cela est clameur de halles que le vent emporte et qu'on n'écoute plus. Le bon sens de la nation, de cette vraie et grande France qui se tait, qui regarde et qui juge, de cette France sans fracas, qui est la France militante, laborieuse, honnête, son bon sens et sa raison commencent à être las de ces grossissements de voix et de ces débordements d'injures. Ce pays est avide qu'on discute avec bonne foi, qu'on travaille avec calme, et qu'après avoir pensé avec honneur on écrive avec conviction. Sans doute, le public qui n'est dupe de rien ni de personne, sait à quoi s'en tenir sur les injures échangées. On connaît le mot de Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris*, qu'un malotru traitait d'*assassin* et de *vo-*

leur, et comme Mercier ne relevait point l'insulte, on s'en étonnait un peu, mais le bonhomme tout souriant :

— Laissez, laissez, *voleur, assassin,* ce sont des épithètes insignifiantes. Dans la bouche de monsieur, *cela veut simplement dire que nous ne sommes pas de la même opinion!*

On pourrait cependant avoir des opinions diverses sans tenir le verbe aussi haut. On pourrait garder sa foi intacte sans ramasser, pour la défendre, des armes dans le ruisseau. On pourrait être de la religion de Bossuet sans émailler ses oraisons du noble langage de Vadé. On pourrait demeurer fidèle à ses dieux sans insulter ceux des autres.

C'est une chose qui m'énerve et m'irrite, par exemple, de rencontrer des écrivains, — des Français, — discutant avec acharnement sur les mérites respectifs de telle ou telle des armées françaises qui ont combattu dans la dernière guerre et, pour exalter l'une, insultant l'autre, déniant à l'armée de Frœschwiller ce qu'ils accordent à l'armée de Metz, et enlevant aux pauvres morts du siége de Paris leur auréole, pour en donner deux aux soldats de Sedan, intrépides jusque dans la défaite.

Quoi donc! le courage français serait-il ici et non pas là? Telle armée aurait-elle eu, dans cette guerre funeste, mais douloureusement glorieuse, le privilége du sacrifice?

Le sang qui coulait à Champigny (demandez aux Allemands ce qu'ils en pensent), était-il moins pur que celui qu'on versait à Wissembourg?

Est-ce à l'armée du Rhin, à l'armée du Nord, à l'armée de la Loire, à l'armée de l'Est ou à l'armée de Paris qu'on a compté le plus de héros ou le plus de martyrs? Je ne sais. Je ne cherche pas si ceux qui sont tombés portaient la veste du zouave, la capote du lignard, le manteau de l'artilleur, la

blouse du mobile ou la vareuse du garde national. Je ne cherche pas s'ils tombèrent à Woerth, à Gravelotte, à Coulmiers, à Villersexel, à Héricourt, à Saint-Quentin ou à Buzenval; partout où je rencontre un tertre funèbre, je me découvre et je salue, car là reposent des Français!!

Pauvres héros, ainsi jetés par les balles prussiennes dans le fossé commun où vos os pourrissent, voilà ce que vos survivants font sur vos tombes : au lieu de vous pleurer, ils vous accusent. au lieu de vous venger, ils se déchirent!

Rappelez-vous le temps où les émigrés de 92, sablant trop gaiement la piquette de l'*affenthaler* au pied des verts coteaux du Rhin, écrivaient à ceux des leurs qui restaient à Paris :

« Que faites-vous? *L'honneur est à Coblentz!* »

L'honneur serait-il donc, aujourd'hui comme alors, en deçà ou en delà de la Loire, avec Mac-Mahon ou avec Chanzy, avec Faidherbe ou avec Bellemare?

Non, il est partout; il est partout où un cœur français a cessé de battre, où un crâne français a été troué, où un soldat de Crimée et d'Italie a râlé, où un mobilisé s'est couché pour mourir! Pour Dieu, cessons ces querelles qui nous déshonorent, et qu'on ne dise point que la France vieillie n'a plus d'énergie que pour maudire et de force que pour haïr.

(1873)

Depuis lors, M. Jules Claretie s'est consacré tout entier à son labeur d'écrivain. Il a donné avec succès au théâtre *les Muscadins*, drame tirée d'un de ses meilleurs romans, récit qu'il avait imaginé bien avant que la mode se por-

tât vers le Directoire, et *le Régiment de Champagne*, que trop de poudre dépensée fit passer pour un drame purement militaire quand il y avait là une intrigue vivante entre le père, l'enfant légitime et le bâtard, *le Régiment de Champagne* eût gagné à conserver son titre primitif : *les Pardailhan*, comme la comédie que M. Claretie fit jouer par Laferrière au théâtre de Cluny sous ce titre : *les Ingrats* eût été mieux comprise sous ce nom : *le Lest*, le lest étant la reconnaissance et la pudeur que jettent les ambitieux pour monter plus haut. Quoi qu'il en soit, *le Régiment de Champagne* a dépassé les cent représentations qui sont les épaulettes de toute pièce de théâtre et M. Jules Claretie peut à cette heure espérer, en ce genre, de nouveaux et surtout de décisifs succès, sur des scènes littéraires et dignes de lui.

Le Père, pièce trop noire, mais vigoureuse, hardie, faite en collaboration avec M. Adrien Decourcelle et admirablement jouée par Worms, ce qui ouvrit décidément à l'éminent comédien les portes de la Comédie-Française, *le Père*, thèse inacceptable, mais forte et fière, où le fils se fait *justicier*, à l'encontre des *Fourchambault* où il se fait *sauveur*, témoigne d'une entente solide du dialogue.

Quant aux romans, M. Jules Claretie est de jour en jour en progrès depuis l'heure où Sainte-

Beuve lui disait : « *La vie moderne est là.* » Le *Train 17*, cette émouvante histoire du chauffeur Martial, qui mène, dans le train confié à son devoir, l'amant de sa femme, la *Maison vide*, cette « tempête sous un crâne » de l'amiral de Reynière tuant, en flagrant délit, sa femme, blessant l'amant et se retrouvant ensuite en rivalité avec cet amant ; *la Fugitive*, tableau coloré et puissant de la misère à Londres, sont des livres achevés. Claretie, qui avait dès 1868, dans *Madeleine Bertin*, écrit un roman *politique* (genre bâtard et dont on a trop abusé) a donné aussi un livre pris sur le vif, *le Renégat*, apprécié ainsi par la *Gazette de la Bourse* de Saint-Pétersbourg (jeudi 27 mai 1876).

« Le *Renégat* est dû à la plume féconde et remarquable d'un auteur-journaliste, Jules Claretie. Il y a un intérêt politique dans le roman. Bien que l'auteur ait prévenu le lecteur dans sa préface de n'y chercher aucune personnalité, il est évident qu'il a eu en vue un homme qu'on pourrait nommer, mais sans en avoir dessiné un portrait complet. C'est l'histoire d'un radical qui trahit son opinion et devient ministre de Napoléon III, et au dénouement, doublement perdu dans son action politique et dans sa vie privée, la jeune femme qu'il devait épouser lui refusant sa main en sentant qu'elle n'a plus foi dans son honneur, il se tue.

« Ce roman se lit avec un intérêt poignant et ren-

ferme quelques chapitres très-dramatiques; il est très-littéraire. On y sent un travail de conscience et non une œuvre de métier. En outre on est subjugué par ce livre comme par toutes les productions de Claretie, parce qu'on y entend la voix d'un homme honnête et convaincu sympathisant avec tout ce qui est bon. »

Ce dernier éloge n'est pas le moindre pour M. Jules Claretie qui a eu tour à tour deux devises : *Liber Libro*, être libre par le livre et *Sempre diritto*, toujours droit.

Nous voudrions, comme nous l'avons fait pour un maître de la langue, que certain médecin essayait récemment de classer parmi les fous, Charles Baudelaire, donner un *Essai de bibliographie* des ouvrages de Jules Claretie. Mais que ce travail nous conduirait loin! Et serait-il possible, même avec l'aide amicale de l'auteur lui-même? Charles Nodier n'a pas plus écrit que le littérateur qui nous occupe.

Essayons rapidement en dépit de la difficulté :

1856 — *Le Rocher des Fiancés*, nouvelle (dans le journal *les Cinq Centimes illustrés*).

1859 — Lettres sur la *Guerre d'Italie* (dans le journal *la Guerre d'Italie*, publié par Hachette. Lettres d'un officier d'artillerie, revues par Claretie).

1860, 1861, 1862 — Collaboration à *l'Ecole du peuple* (*les Chants du Limousin*, poëmes en prose,

inspirés par les rhythmes de Lamennais). *Le Diogène.* La *Revue fantaisiste* (1er numéro, *les Amours d'une Cétoine*). *La Silhouette,* de Jules Noriac. *L'Artiste* (portraits de peintres).

1863 — *Diogène* (travaux divers. Quelques articles curieux : *Rome en 1863,* d'après les notes de M. F. Sampieri).

1864 — *La France* (chroniques, sous le pseudonyme d'*Olivier de Jalin*). *La Patrie* (chroniques). *La Revue française*, d'Ad. Amat et Léon Grenier (chroniques et nouvelles, etc.). *Les Ornières de la Vie,* un volume. *Pierrille,* un volume.

1865 — *Le Figaro* bi-hebdomadaire (échos de Paris). *Les Voyages d'un Parisien,* un volume. *Les Contemporains oubliés,* un petit volume de choix.

1866 — *L'Avenir national* (chronique quotidienne, articles de critique). *L'Evénement* (articles divers, notes et croquis). *L'Illustration* (courrier de Paris). *Un Assassin, ou Robert Burat,* un volume. *Pétrus Borel,* un volume.

1867 — *Mademoiselle Cachemire,* roman. *L'Opinion nationale* (feuilleton de critique dramatique, succédant à M. Sarcey. *L'Indépendance belge* (courrier de Paris). *Les Derniers Montagnards.*

1868 — *Madeleine Bertin,* roman. *La Poudre au vent* (articles de journaux).

1869 — *La Vie moderne au Théâtre*, un volume (recueil de feuilletons). *La Libre Parole,* conférences autorisées ou interdites. *Le Rappel* (articles). *La Famille des Gueux*, drame (février). *La volonté du peuple,* brochure. *Raymond Lindey,* drame (novembre).

1870 — *Les Journées de voyage*, un volume. *La Débâcle*, un volume (paru pendant le siége, au profit des blessés). Conférences publiques. Collaboration à *la Cloche*, de L. Ulbach.

1871 — *Paris assiégé*, un volume. *La Guerre nationale*, un volume. *Histoire de la Révolution de 1870-1871* (par livraisons). *L'Indépendance belge* (reprise du Mouvement parisien, qu'il n'a plus quitté). *La France envahie*, un volume. *Le Champ de bataille de Sedan*, un volume.

1872 — *Le Soir* (feuilleton de théâtre). *Les Noël Rambert*, un volume. *Les Belles folies*, un volume. *Le Roman des Soldats*, un volume [1].

1873 — *Les Muscadins*, roman, deux volumes. *Molière, sa vie et ses œuvres*, un petit volume de luxe.

1874 — *Camille Desmoulins* (traduit bientôt en anglais sous ce titre : *Camille Desmoulins and his wife*). *Peintres et sculpteurs contemporains* (portraits et médaillons).

1875 — *Les Ingrats*, comédie (mars). *Les Muscadins*, drame (septembre). *Le Beau Solignac*, roman, deux volumes.

1876 — *Le Renégat*, un volume. *L'Art et les artistes français contemporains*, un volume. *J.-B. Carpeaux*, études, un volume. Feuilleton dramatique du journal *la Presse*.

1877 — *Le Père*, drame (février). *Le Régiment de*

1. Un des récits de ce volume, *le Drapeau*, que M. Marius Topin a trouvé digne de Mérimée, va paraître, à Paris, illustré par M. A. de Neuville, le peintre populaire des soldats.

Champagne, drame (septembre). *Le Train 17*, un volume. Préfaces à *Paul et Virginie* (éd. Quantin) et *le Voyage autour de ma Chambre*, par X. de Maistre (éd. Jouaust).

1878 — *La Maison vide*, un volume. *La Fugitive* (en préparation). *Une journée à l'abbaye de Valmont* (brochure imprimée à Fécamp et qui se vend à Valmont au profit des pauvres). *Le Troisième Dessous*, un volume.

Et un *Rapport* à M. Jules Ferry sur l'organisation des bibliothèques populaires (imprimerie nationale, 1870), des préfaces, des *Conférences* sur la Fontaine, sur Béranger (tirages à part), une préface à la réédition de *Madame Putiphar*, de Pétrus Borel, des articles d'art dans *les Beaux-Arts illustrés*, des *Rapports* à la société des gens de lettres, dont il est vice-président (1878) et à la société des auteurs, dont il est secrétaire.

Encore oublions-nous quelques-uns des titres de notre contemporain.

M. Jules Claretie a été fait, en février 1878, chevalier de l'ordre national de la Légion d'honneur, sur la proposition de M. Bardoux, ministre de l'instruction publique.

Voilà certes une vie bien remplie pour un homme qui a encore trois ans pour atteindre la quarantaine et nous avions raison de dire en débutant que Jules Claretie était un *type*, le type du labeur et de la probité littéraires. Notre amitié ne nous aveugle pas. Nous lui avons souvent reproché sa production souvent trop féconde, mais du moins, toujours soignée.

C'est que Claretie, sollicité de toutes parts, ne sait point refuser. Il donne généreusement sa plume pour une *préface* demandée, pour un travail qui oblige quelqu'un. Diderot, ce magnifique improvisateur, agissait ainsi et que de fois il fut dupe de son premier élan !

Jules Claretie d'ailleurs aime le travail pour le travail. Dans son logis d'homme de lettres, très-simple et sans fracas, entre des livres aimés et quelques modestes œuvres d'art, il écrit, prend des notes, suit avec ardeur le mouvement du siècle. Ce qu'il publie est considérable. Ce qu'il recueille et écrit pour lui-même est peut-être plus intéressant encore. Il a ses *cahiers*, comme Sainte-Beuve. Chaque matin, à son lever, il fait des armes, lit en se reposant, puis, après le déjeuner, il travaille. Le soir, il est au théâtre. Très-peu mondain, il n'est heureux que chez lui, avec des amis, ou lisant tandis que son fils, tout petit, court à travers la bibliothèque.

Il ne serait pas juste de dire que Claretie, malgré une bienveillance naturelle doublée pourtant d'une netteté résolue, et souvent bouillante, n'a point d'ennemis. Le succès a toujours des ennemis, et Claretie a toujours su, quoique très-courtois, affirmer ses opinions. Mais non-seulement des juges amis, mais des critiques comme M. de Pontmartin ou M. de

Lescure, rapprochés de lui seulement par le goût de la littérature, lui ont rendu plus d'une fois justice. Il est de M. de Lescure ce leste portrait en dix lignes : « Causeur brillant une fois échauffé, esprit curieux, compréhensif, ouvert à tous les horizons, orateur au besoin, voyageur volontiers, historien par vocation, romancier par goût, érudit sérieux et chroniqueur, l'auteur des *Muscadins* a fait sa trouée à la tête de la génération des jeunes dans le journalisme, la critique, mais surtout l'histoire et le roman. Et il a réussi à tout cela comme on réussit, quand on a pour soi le talent, le travail, et aussi un peu de ce bonheur qui ne gâte rien. »

Il y aurait plus d'un trait à ajouter à cette étude.

Nullement systématique, haïssant la *pose*, se *livrant* facilement, quitte à se le reprocher pour recommencer encore, M. Jules Claretie, qui prépare toute une série de romans bien modernes, très vivants, *la Tzigane*, *les Petites Etoiles*, *Monsieur Ministre*, et cette piquante et poignante étude : *Le Troisième Dessous*, et qui complétera en même temps ses deux récits du Directoire (*les Muscadins*) et du premier empire (*le Beau Solignac*) par un récit sur la Révolution et un autre sur la Restauration, de telle sorte que ces quatre ouvrages formeront

comme un tableau de la fin du XVIIIe siècle et du commencement du XIXe, écrivait naguères, à propos de ce *naturalisme* dont quelques-uns parlent beaucoup comme d'une invention récente et qui a de tout temps existé, chez Théocrite dont les bergers sentaient l'ail, chez Homère, chez Cervantes, chez Shakespeare, chez Balzac :

Laissons là les théories. Agissons, créons, travaillons, produisons. La discussion est stérile, l'action est féconde. Au lieu de nous écrier : « *J'ai élevé un monument, et voilà de quelle seule manière on élève un monument,* » entassons les matériaux, taillons la pierre, manions la truelle et le ciseau, faisons notre œuvre personnelle. Aucune journée sans labeur. Et ce sera à l'avenir de distinguer, dans l'amoncellement des œuvres contemporaines, celles qui devront survivre ou celles qu'il rejettera pour jamais. Seulement, croyez bien que la postérité se demandera tout simplement si telle ou telle œuvre l'émeut et palpite encore, et s'inquiétera fort peu de savoir si tel drame est *du théatre*, comme le veut M. Sarcey et tel roman *du naturalisme*, comme l'entend M. Zola. Elle cherchera seulement si cela vit ou si cela est mort.

Et la vie est en toutes choses, dans la *sincérité*, l'*émotion*, la *vérité humaine*, sans souci d'école, de genre, de recherche et de théorie. (*La Presse*, du 4 février 1878.)

Ces paroles engagent et contiennent, quoi qu'en dise M. Claretie, toute une théorie, ou du moins la revendication de la liberté dans
